



**Association canadienne-française
pour l'avancement des sciences-
Section Manitoba**

200, avenue de la Cathédrale
Saint-Boniface (Manitoba)
téléphone (204) 233 0210, télécopieur (204) 237 3240

Le
Bulletin

de
L'ACFAS-MANITOBA

Vol.5 - décembre 1996

MOT DU PRÉSIDENT

Le présent bulletin résume les activités de l'ACFAS-Manitoba qui ont eu lieu en 1996: un certain nombre de conférences, une séance spéciale en français au planétarium de Winnipeg, une contribution financière substantielle dans la production d'un vidéo sur les couleuvres de Narcisse et un soutien financier apporté à une élève qui a participé à un stage dans un laboratoire de sciences au cours de l'été dernier.

Il faut d'abord souligner que les activités de l'ACFAS-Manitoba reçoivent le soutien financier de l'ACFAS nationale (Montréal), soutien qui s'ajoute aux autres subventions reçues (voir l'état financier au 31 décembre 1996). Ainsi, grâce au gouvernement du Québec dans le cadre de son Programme de soutien financier à la francophonie canadienne, l'ACFAS-Manitoba a pu inviter Joseph Levy (département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal) et Jeremy McNeil (département de biologie de l'Université Laval) à présenter deux conférences chacun. En outre, avec la collaboration financière du Collège universitaire de Saint-Boniface, l'ACFAS-Manitoba a pu inviter Geneviève Postolec, chercheur de Montréal, inscrite dans un programme de post-doctorat à l'Université du Manitoba. L'ACFAS-Manitoba a pu aussi inviter Hélène Destremes (département de français et d'anglais de l'Universität Trier (Allemagne)).

L'année 1997 s'annonce assez remplie avec un programme de quelques conférences, un atelier en astronomie et une sortie sur le terrain pour observer les «célèbres» couleuvres de Narcisse (Manitoba).

Avec le départ d'Ibrahima Diallo du Bureau de direction, l'ACFAS-Manitoba perd l'un de ses fondateurs et l'un de ses piliers essentiels. Au nom de l'organisme que je dirige, je tiens à le remercier sincèrement pour son travail et son soutien. En terminant, j'aimerais également remercier les membres du Bureau de direction qui m'ont assisté au cours de la dernière année.

Je vous donne rendez-vous à l'Assemblée générale du 14 avril 1997.

Le président de l'ACFAS-Manitoba,

André Fauchon

BUREAU DE DIRECTION DE L'ACFAS-MANITOBA

président
vice-président
secrétaire
trésorier

André Fauchon (géographie)
poste vacant
Laurence Véron (français)
Michel Verrette (histoire)

Marie-Christine Aubin (traduction)
Amadou-Lamine Diop (chimie organique)
Jean Lafontant (sociologie)
Gerald Proteau (biochimie)

Tous ces postes seront à combler lors de l'Assemblée générale du 14 avril.

CONFÉRENCES

«Cannibales, tribus et sociétés industrielles»

Conférence présentée au Collège universitaire de Saint-Boniface
le 25 janvier 1996

par Jean-Luc Chodkiewicz
Département d'anthropologie
Université du Manitoba

Parmi mes aventures sur le terrain, un incident marquant a été mon arrivée chez les **Sori** de la Nouvelle Guinée. Après un voyage de trois semaines dans une pirogue à moteur, et à travers une grande savane déserte dans laquelle je fus abandonné par trois équipes de porteurs, je suis arrivé tandis qu'un homme et sa femme finissaient de rôtir leur bébé, qu'ils mangèrent ensuite avec leur famille. Ces gens, charmants au demeurant, étaient des chasseurs-cueilleurs qui n'avaient ni poterie ni contact avec leurs voisins ou le monde extérieur. Agressifs envers leurs voisins, ils étaient extrêmement pacifiques entre eux: tout conflit interne était réglé pendant un «duel de chansons» plein d'humour. Manquant de viande car il y avait fort peu de gibier, ils ne gâchaient pas celle de leurs parents. Comme l'un d'entre eux – dégoutté par ma confession que j'avais enterré mon père décédé – m'expliquait: *«Je ne veux pas être mangé par des vers: je préfère être mangé par des gens qui m'aiment bien!»*.

En Guyane française j'ai passé presque deux ans chez les Indiens **Wayana**, qui pratiquent l'agriculture sur brûlis sur les rives du Maroni, rendues célèbres par le bain de Saint-Laurent du Maroni. Fiers de leur identité et de leur culture, ils acceptaient le tissu de coton rouge, les fusils, les couteaux, les moteurs hors-bord et les cassettes de musique Reggae, mais rejetaient la nationalité française que les gendarmes voulaient leur imposer. Leur niveau de vie, leur santé et leur nutrition étaient parmi les meilleurs de l'Amérique du Sud. Cela était largement dû à la limitation de leur population et de leur consommation, et la pratique d'un système de **réciprocité** qui empêchait quiconque de consommer trop ou d'accumuler aux dépens des autres.

Au Mexique, je fus reçu à coups de revolver par des Indiens **Mazahua** méfiants qui ne parlaient presque pas l'espagnol quand je les ai visités en 1969 pour la première fois. Les particularités de ce village et de ses habitants ne sont pas le résultat d'une longue tradition indienne: elles sont le résultat d'un processus de colonisation brutal qui continue, de façon plus insidieuse maintenant. Ma dernière visite, l'année dernière, m'a donné l'occasion d'étudier différents projets d'aide aux Indiens organisés par le gouvernement du Mexique: introduction d'élevage de poulets et moutons de race supérieure. Le fait que ces innovations étaient introduites sans une bonne étude préalable des conditions locales a conduit à des échecs retentissants. C'est aussi le défaut principal des projets d'aide internationaux, ainsi que je l'explique avec l'exemple des «chats volants» de Bornéo.



Ce que les anthropologues apprennent en visitant ces peuples exotiques c'est d'abord le respect: sous les détails *a priori* choquants ou surprenants, l'anthropologue découvre notre humanité commune, car leur exotique est notre quotidien. «Civiliser» les Sori ou les Wayana n'améliorerait pas leur sort: ce serait seulement les introduire à la pauvreté, la malnutrition, de nouvelles maladies, la pollution et la destruction des riches écosystèmes qu'ils ont entretenus pendant si longtemps. Les anthropologues favorisent plutôt le processus d'éducation inverse: apprenons avec ces «primitifs» à contrôler notre population, notre consommation et notre destruction de la biosphère. Si nous apprenions les leçons d'autosuffisance, de décentralisation, d'aide réciproque et de respect de la nature que pratiquent ces maîtres de la survie confortable, nous aurions un monde meilleur, et il en resterait peut-être un peu pour les générations à venir!



«Le sida dans la fiction romanesque»

Conférence présentée au Collège universitaire de Saint-Boniface
le 26 février 1996

[conférence subventionnée par le Programme de soutien financier à la francophonie canadienne du gouvernement du Québec]

par Joseph Levy
Département de sexologie
Université du Québec à Montréal

Le sida, par ses associations avec le sang, le sexe et la mort, traduit les représentations de la société actuelle quant à ses fondements ontologiques. Dans la multiplicité des discours entourant cette épidémie, la part consacrée à l'analyse des créations de nature artistique (littérature, théâtre, photographie, danse, etc.) est en pleine expansion. La production littéraire de la dernière décennie a vu la publication d'un certain nombre de romans en français et en anglais, formant un corpus littéraire portant sur le sida, suffisamment important pour permettre l'essai d'une anthropologie romanesque. Dans ce contexte, en collaboration avec Alexis Nouss, professeur au département de linguistique et traduction de l'Université de Montréal, nous avons dégagé les thématiques essentielles qui se dégagent de ce corpus. Nous n'en présenterons ici que quelques éléments, renvoyant le lecteur à notre ouvrage *Sida-fiction, essai d'anthropologie romanesque* (1994, Presses de l'Université de Lyon) pour les détails de l'analyse.

Construction de la maladie

Le corpus romanesque inclut les différents appellations qui ont marqué l'historique de la typologie du sida. La désignation retenue demeure toujours marquée d'imprécision. La structure même de l'acronyme participe d'une occultation puisqu'il ne signale que minimalement les termes constituants. Rhétoriquement, on assiste donc à une double dissimulation (mystère médical et mystère linguistique) qui assure une triple fonction: elle amplifie le secret de la maladie; elle en augmente la terreur; mais, par un retournement sémantique, cette double obscurité (un mystère qui en désigne un autre) fonctionne comme un déni. La phénoménologie de la maladie relève d'ailleurs d'un processus acronymique tant dans la désignation du

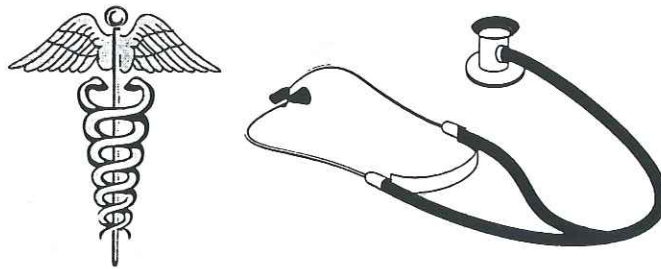
virus que dans la sphère thérapeutique. le réseau lexical le plus immédiat renvoie aux référents historiquement disponibles comme la peste et le cancer et, à un moindre degré, la lèpre. D'autre part, le lexique se fait aussi sociologique lorsqu'il associe la définition de la maladie à l'homosexualité. Il est intéressant de constater que le corpus ne fait nullement mention directement à la syphilis comme référent généalogique.

Interprétations de la maladie

Devant l'ampleur de l'épidémie, la société se voit obligée de produire du sens pour pouvoir symboliser, signifier et interpréter le sida et sa diffusion. Comme l'a écrit le romancier Fernandez, le sida est un phénomène de civilisation, un révélateur. On trouve dans le corpus des modèles variés pour expliquer la maladie ou l'épidémie qui font appel soit au modèle biomédical dominant soit à des mélanges entre hypothèses bio-médicales et psychosociales, soit à des interprétations où le biomédical est totalement évacué pour faire place à des explications d'ordre religieux et psychologiques.

Symptômes et diagnostic de la maladie

Outre les difficultés nominatives évoquées plus haut, les symptômes ne suffisent pas ici à déterminer le diagnostic du sida. La pathologie extérieure signale mais ne signe pas la maladie. Il faut la sanction d'un test objectif. Paradoxe de la maladie, elle s'énonce par une textualité inversée: sa valence létale se traduit par la «positivité» de la réaction au test. D'autre part l'emploi du verbe être dans la définition du diagnostic («être séropositif») place la maladie non pas seulement sur le terrain pathologique mais véritablement ontologique. Parmi les aspects du Sida qui nourrissent le registre des attributs, sa nature contagieuse revient fréquemment dans la mesure où elle s'inscrit à trois niveaux: physiologique, moral et social.



Rapport au corps

La violence biologique naît du dérèglement total que le sida introduit dans l'ensemble des fonctions biologiques, physiologiques et anatomiques de l'organisme. Ce dérèglement est fortement souligné dans le corpus. Le sang occupe une place dominante dans les représentations du sida au plan littéraire tout comme les signes anatomiques. Dans le corpus on constate une récurrence privilégiée: la lésion observée quasi obsessivement devient la marque physique du sida. Le phénomène de détérioration, de perte de l'image corporelle commune ou de menace sur cette image, intensifie et légitime l'exclusion. La chute dans l'anonymat que la suppression des traits physiques distinctifs entraîne facilite le processus, comme c'est le cas dans les phénomènes concentrationnaires. La squelettisation et les infections dermiques constituent les figures essentielles de cette dégradation.

La violence iatrogénique

Si le corps et l'expérience du malade sont traités de manière réaliste, l'environnement médical dans lequel il est plongé et les procédures thérapeutiques subies tirent le texte du côté du fantastique ou de l'épouvante. Les procédures médicales s'amplifiant avec la progression de la maladie, l'emprise de la machine thérapeutique se fait de plus en plus harassante et l'abandon du corps souffrant plus évident. La médicalisation, règne du quantitatif et du mesurable (ce qui fonde, dès ses origines, le savoir médical moderne), peut se définir depuis Foucault comme volonté de savoir. Mais ici, elle n'est plus tributaire de la parole et l'aveu; elle s'articule sur le regard, l'observation directe des processus physiques et la saisie de l'image. La perception du médecin oscille entre les pôles «bourreau ou sauveur».

La mort sida

Les représentations de la mort se caractérisent par une faible élaboration symbolique. Au degré le plus abstrait, la mort n'est même pas nommée. À un second degré, la mort reçoit un traitement iconographique indirect. La représentation de la mort peut être médiatisée par la référence au décès d'une star de cinéma. À un autre degré, la symbolisation tend à l'allégorisation. La mort peut abandonner toute figuration pour devenir un nom propre, allant jusqu'à la simple identification par une initiale. On peut voir dans la faible symbolisation de notre corpus la difficulté de traiter la mort attachée au sida selon des modèles signifiants traditionnels sans toutefois pouvoir en nier la nécessité. Du fait que le sida ne connaît pas encore de traitement, l'inéluctabilité de la mort est intrinsèquement associée à l'annonce de la maladie. Deux positions sont alors possibles: soit une attitude fataliste soit, au contraire, une attitude visant à accepter ce destin mais en lui donnant un sens. C'est le premier modèle qui semble dominer dans la fiction romanesque. Le sida, par son double aspect fatal et épidémique, réduirait la dimension d'altérité dans la perception de la mort et amène la conscience individuelle à la certitude de sa propre finitude dans la mesure où l'autre qui meurt ou va mourir, c'est déjà le même. Si la mort est une donnée de la vie, elle peut être aussi perçue comme ouvrant sur une dimension transcendante: foi en l'immortalité de l'âme ou mémorialisation de l'amour par l'amour. L'affirmation de l'immanence et de l'expérientiel s'exprime en dépit de la dégradation de l'image corporelle. La mort devient le révélateur de la vérité de l'être. Au contraire, le choix du suicide peut s'imposer. Les choix éthiques imposés par le sida n'interviennent pas que sur le plan individuel mais se traduisent aussi politiquement. Comme dans tous les cas d'exclusion sociale, le débat sur les limites du pouvoir médical et politique débouche sur la question de l'euthanasie qui peut se poser comme alternative au suicide. La mort s'entoure de pratiques sociales et rituelles, dont l'accompagnement des mourants constitue l'une des formes les plus primordiales. Si la dimension religieuse est absente comme référent philosophique, la dimension funéraire peut être plus ou moins élaborée ou obéir à des formes idiosyncratiques. Les rituels d'enterrement présentent des formes diverses dont l'inhumation, mais nous retrouvons plus fréquemment dans notre corpus la volonté exprimée d'une incinération complétée par

l'éparpillement des cendres qui symbolise le retour à l'indifférencié. Le thème de la fraternité et du réseau social est aussi dominant. Les répercussions de la maladie et de la mort les plus évidentes sont associées au statut épidémiologique du phénomène. Par ailleurs, par sa nature sélective, le fait que cette épidémie touche en particulier les groupes homosexuels, elle renforce le sentiment de l'appartenance communautaire et d'une identité sociale spécifique. Ceci n'est pas sans conséquences sur le bien-être socio-psychologique des survivants, dans la mesure où les deuils répétés finissent par créer un climat dépressif généralisé. Le sida crée véritablement une notion de communauté qui dépasse la simple association entre vivants pour englober les disparus.

L'érotique et le sida

À partir des thématiques dégagées dans ce corpus romanesque, le sida ne semble pas avoir entraîné un renouvellement profond de la réflexion sur l'érotisme, mais il illustre surtout les grands dilemmes liés à la régulation de la sexualité, en particulier l'homosexualité, dans une situation problématique où la mort devient intimement associé au sexe. Elle réintroduit dans la conscience homosexuelle un malaise qui affecte son bien-être psycho-sexuel. En second lieu, le sida ne s'accompagne pas d'une fascination ou d'une admiration à son égard qui permettrait d'en socialiser positivement les effets. Il n'apparaît pas comme une épreuve d'initiation et il n'est pas revendiqué avec passion, comme preuve d'une élection quelconque.

Conclusion

Brody (1987) conseille de remplacer dans les facultés de médecine les cours d'éthique par une enseignement sur «littérature et médecine». L'anthropologie romanesque du sida illustre la validité de cette position en mettant en relief les processus fantasmatiques et pragmatiques qui interviennent dans la construction de ce syndrome et la violence qu'elle génère et qui parcourt l'ensemble des systèmes, du biologique au social. Le sida apparaît alors comme un phénomène social total, selon l'expression de Mauss, phénomène qui exige donc une lecture globale. À cet égard, la sida-fiction est un révélateur puissant des contradictions profondes et des

malaises qui agitent notre société. À la différence du corpus sur la syphilis tel qu'analysé par Wald Lasowski, par exemple, la fiction romanesque sur le sida présente deux traits spécifiques: la maladie, d'une part, est rarement esthétisée à cause de la prégnance du médical sur sa réception et, d'autre part, elle ne s'articule pas sur une dimension initiatique. Cette absence de sacré peut s'expliquer par une érotique ambiguë (exacerbée et diminuée à la fois) et une indifférence à la mort. C'est le mourir, et non la mort, qui est privilégié, confirmant la primauté de l'expérience sur une quelconque transcendance. Cette littérature témoigne alors de l'histoire immédiate d'une communauté-sida, selon l'expression de Pollak, atteinte dans ses forces vives, analogue à une forme d'ethnocide qui appelle le maintien d'une mémoire collective assurée par l'écriture.



«La question ethnique au Québec»

Conférence présentée au Collège universitaire de Saint-Boniface
le 27 février 1996

[conférence subventionnée par le Programme de soutien financier à la francophonie canadienne du gouvernement du Québec]

par Joseph Levy
Département de sexologie
Université du Québec à Montréal

Le problème de l'ethnicité constitue l'une des thématiques importantes dans les sociétés occidentales contemporaines et il se pose dans le contexte québécois polarisé au plan politique sur la question de la souveraineté. Or, on constate que peu d'études portent sur les aspects sociopolitiques liés à la question ethnique, les idéologies des leaders ethniques, tout comme leur perception de la scène sociopolitique actuelle au Québec. Cette absence est symptomatique d'une approche de l'ethnicité d'où est évacuée la dimension des rapports politiques. Quelles sont les perceptions de la société québécoise de la part des membres des groupes ethnoculturels et de leurs leaders? À partir de recherches menées en collaboration sur ces questions parmi les

groupes ethnoculturels et de réfugiés à Montréal, il est possible de dégager quelques pistes de réflexion sur ce sujet.

Aspects sociodémographiques

La population ethnique ou immigrée ne représente, en 1991, un peu plus de 8 % de la population du Québec, mais l'origine nationale ou ethnique de l'immigration n'a cessé de se diversifier au cours des décennies 70 ou 80.

Dimension identitaire

C'est l'intégration qui semble être la stratégie dominante parmi les groupes ethniques et de réfugiés, mais la référence à une identité québécoise semble encore mince, alors que celle par rapport au pays d'origine est encore prégnante. Le maintien de référents des pays d'origine peut s'expliquer par la conjonction de plusieurs facteurs: l'insertion relativement neuve de beaucoup d'immigrants dans le pays d'accueil, le départ forcé pour les réfugiés pour qui l'arrivée au Québec ne correspond pas à un projet volontaire, la complétude institutionnelle importante, l'articulation sur un espace international auquel ces groupes continuent d'appartenir et qui modulent leur identité.

Rapports à la société québécoise

Les difficultés d'identification québécoise sont aussi liées à la société d'accueil dans la mesure où l'on trouve des résistances à reconnaître comme québécois un individu qui n'est pas de souche canadienne-française et auquel on accolera l'étiquette d'ethnique, d'importé, d'allophone, de néo-canadien ou de néo-québécois, ce qui tend à freiner le sentiment d'appartenance pleine et entière au Québec.

Gestion gouvernementale de la diversité

Les politiques à la fois provinciales et fédérales concernant la gestion de la diversité provoquent aussi des réactions mitigées. Au Québec, la catégorisation identitaire liée à la bureaucratisation des rapports ethniques

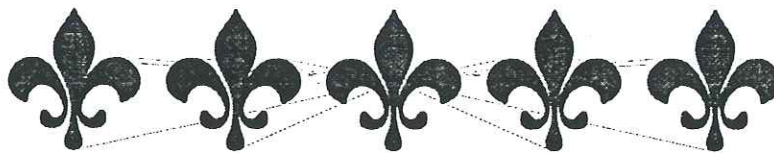
tend à contribuer à faire perdurer les facteurs d'exclusion. Beaucoup, d'ailleurs, ont du mal à distinguer la politique du multiculturalisme et du bilinguisme du gouvernement fédéral et la politique d'intégration actuelle du Québec axée sur la notion d'interculturalisme.

Intégration économique

L'intégration dans le marché du travail tend dans certains cas à retarder l'intégration socioculturelle, en particulier parmi les groupes de réfugiés. Ces difficultés sont liées à plusieurs facteurs: la faible connaissance des langues de travail, la déqualification professionnelle, l'exploitation. Cette situation affecte en particulier les femmes et les jeunes.

Intégration linguistique

Cette conjoncture économique se greffe sur une dimension linguistique contradictoire liée non seulement aux statuts des langues anglaise et française mais aussi à l'importance du maintien des langues d'origine qui se conservent plus longtemps qu'ailleurs et qui complexifie le rapport aux langues du pays. Si le français, en progression, est perçu comme la langue de la majorité de la population du Québec, l'anglais demeure néanmoins essentiel dans les milieux de travail auxquels les immigrants ont accès. Le bilinguisme, d'ailleurs prôné au niveau fédéral comme politique gouvernementale, apparaît alors comme un objectif nécessaire à une intégration optimale. L'apprentissage du français se heurte cependant à des obstacles majeurs, et la société d'accueil ne semble pas avoir mis sur pied des structures d'apprentissage du français qui permettent d'intégrer la langue de façon opérationnelle et valorisante, ce qui ne peut que contribuer à maintenir les particularismes ethnoculturels et à ralentir la participation à la vie socio-économique et culturelle.



Rapport à la culture québécoise

La culture québécoise ne constitue pas un pôle d'identification central assez spécifique pour susciter une adhésion certaine. Au contraire, les immigrants et les réfugiés mettront en évidence la richesse et les valeurs de leur culture qu'ils opposeront à celles des Québécois, plus critiquées et perçues négativement, servant à la délimitation des frontières ethniques.

Choix politiques

Les *patterns* sociopolitiques des groupes ethnoculturels tendent à privilégier un fédéralisme renouvelé laissant une place plus grande à l'autonomie du Québec, mais sans aller jusqu'à épouser les thèses souverainistes, et ce, pour plusieurs raisons: a) incertitudes quant à la place des immigrants dans un Québec souverain; b) instabilité économique qui accompagnerait l'indépendance et interrogations sur la capacité de survie économique du Québec; c) incapacité du Parti québécois à définir un projet de société convaincant à leurs yeux.

Conclusion

Cet ensemble de facteurs complexes intervient sur l'intégration socioculturelle et politique des groupes ethnoculturels et peut expliquer les tendances actuelles quant à la perception de la société québécoise et ses enjeux sociopolitiques.



«Parle, parle... jase, jase...»

[La communication chez les insectes]

Conférence présentée au Collège universitaire de Saint-Boniface
le 25 mars 1996

[conférence subventionnée par le Programme de soutien financier à la francophonie canadienne du gouvernement du Québec]

par Jeremy McNeil
Département de biologie
Université Laval

Dans ma présentation, je considérerai la communication chez les insectes, ou chez toute autre forme animale, comme étant la transmission ou la perception d'un message qui peut être visuel, auditif, tactile ou chimique. Dans un premier temps, je vais discuter brièvement de la communication visuelle et auditive et, ensuite, je me concentrerai sur les divers aspects de la communication chimique. L'étude de la production de signaux lumineux par les lucioles, un des meilleurs exemples de communication visuelle chez les insectes, a révélé que chaque espèce utilisait un «dialecte» différent pour attirer le partenaire sexuel. Cependant, chez certaines espèces, les femelles sont capables de reproduire les signaux émis par une autre espèce en vue d'attirer les mâles pour ensuite les dévorer; jouant ainsi le rôle de «femme fatale». Les signaux visuels peuvent aussi être des formes de défense, comme par exemple les couleurs voyantes du monarque qui informent les prédateurs de son mauvais goût. Par contre, le concert nocturne que nous livrent les criquets est un des bons exemples de messages auditifs transmis par les mâles en vue d'attirer les femelles réceptives mais d'éloigner les autres mâles du territoire. La vie n'est cependant pas si simple pour ces criquets, car il existe une mouche-parasite qui utilise les sons produits par les mâles pour mieux les localiser. Ainsi donc, un mâle criquet qui chante beaucoup peut augmenter non seulement ses probabilités de s'accoupler mais aussi celles d'être parasité.

Les signaux chimiques peuvent servir à transmettre des informations dans toute sorte de situation écologique à laquelle un insecte peut être confronté au cours de sa vie. Par exemple, je vais discuter comment de tels signaux peuvent aider les insectes herbivores ou carnivores à trouver des

sources potentielles de nourriture. De plus, nous examinerons comment les odeurs dégagés par les plantes, une fois attaquées par des herbivores, peuvent les aider à se protéger soit en induisant des systèmes de défense chimique à l'intérieur de la plante ou soit en facilitant les ennemis naturels à mieux repérer leurs hôtes sur la plante. Également, nous discuterons de l'importance de la disponibilité de la nourriture sur la dynamique (production et dégradation) des traces chimiques laissées par les fourmis (insectes sociaux) entre les sources de nourriture et le nid.

Les messages chimiques peuvent aussi aider les insectes à mieux se défendre. Par exemple, nous verrons que chez certains la production d'odeurs désagréables peut aider à dissuader un agresseur, comme c'est effectivement le cas chez la mouffette, alors que, chez d'autres, l'émission d'une phéromone d'alarme par un des membres peut modifier le comportement des autres membres afin de diminuer les risques d'attaques par les ennemis naturels. La reproduction chez les insectes implique aussi des odeurs, comme par exemple les phéromones sexuelles, qui sont généralement émises par des individus réceptifs sexuellement et pouvant être perçues à plusieurs kilomètres de distance. D'autres odeurs produites cette fois-ci à courte distance vont jouer un rôle décisif dans l'acceptation ou le rejet de l'individu qui aura répondu positivement à l'appel lancé par l'émetteur. Cet aspect de la communication chimique chez les insectes sera discuté plus en profondeur le second exposé. «Parle, parle... jase, jase...» est une des activités de la vie des insectes qui n'est pas sans nous rappeler qu'ils auront sans doute le dernier mot à dire sur cette terre...



«Hum, tu sens bon! Veux-tu être mon *chum*?»
[L'utilisation de phéromones chez les insectes]

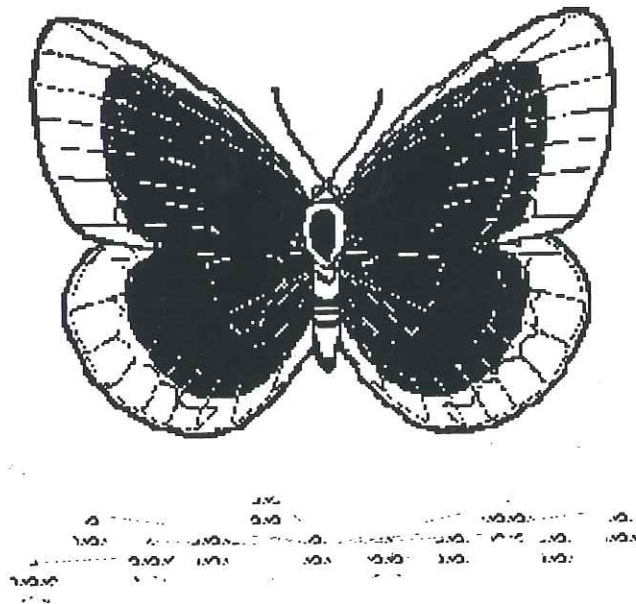
Conférence présentée au Collège universitaire de Saint-Boniface
le 26 mars 1996

[conférence subventionnée par le Programme de soutien financier à la francophonie canadienne du gouvernement du Québec]

par Jeremy McNeil
Département de biologie
Université Laval

Selon la théorie de la sélection sexuelle, le sexe qui investit le plus dans la production des jeunes est normalement celui qui est appelé à choisir le partenaire. Dans le cas des insectes, c'est à la femelle que revient ce rôle. Par ailleurs, si le succès reproducteur d'une mâle se mesure au nombre de femelles qu'il peut obtenir au cours de sa vie, celui de la femelle est plutôt dépendant de la qualité du mâle qu'elle aura choisi. À l'aide d'exemples tirés chez les lépidoptères, nous montrerons qu'une augmentation du nombre de copulations chez le mâle, bien que nécessaire à son succès reproducteur, peut aussi diminuer sa qualité. Ceci peut se traduire par une diminution de la taille et du contenu des spermatophores produits successivement et pouvant ainsi réduire le potentiel reproducteur de la femelle. Nous verrons aussi que la qualité du mâle n'est pas seulement affectée par le nombre de copulations déjà obtenues mais aussi par la quantité et la qualité de la nourriture consommée pendant le développement larvaire. De plus, nous discuterons de l'aspect génétique de la production de phéromone utilisant comme exemple la légionnaire d'automne; une espèce qui possède deux souches morphologiquement très semblables. Alors que chez l'une, la réceptivité sexuelle des femelles débute tôt dans la nuit et s'accompagne d'une production élevée de phéromone; chez l'autre, la réceptivité s'exprime plus tard dans la nuit, et la phéromone produite est en plus faible quantité. Comme les périodes d'activité sexuelle des deux souches peuvent éventuellement se chevaucher, la production d'hybrides est toujours possible. Ainsi, d'autres études ont montré que l'heure à laquelle les femelles hybrides émettent la phéromone était déterminée par le père alors que la quantité de phéromone produite était sous le contrôle de la mère. Ce qui suggère que les hybrides pourraient être désavantagés du point de vue de la reproduction.

Ces résultats montrent qu'il est tout à l'avantage des femelles d'être capables de discriminer entre des mâles de qualités différentes; nous présenterons d'autres résultats démontrant que la sélection du mâle par les femelles existe vraiment. La phéromone que le mâle émet à courte distance au moment de la copulation semble être un bon moyen dont dispose les femelles pour évaluer leur qualité. Ainsi, une série d'expériences vous sera présentée afin de démontrer que les femelles sont généralement peu intéressées par les mâles qui n'émettent pas de phéromone et qu'elles possèdent sur leurs antennes des récepteurs chimiques spécialisés dans la perception de la phéromone mâle. Nous verrons aussi que la quantité de phéromone mâle émise varie en fonction de plusieurs facteurs, tels que la nourriture larvaire et le nombre de copulations, et, de ce fait, peut être un excellent moyen pour évaluer la qualité du mâle. Enfin, nous examinerons si le fait de s'accoupler avec un mâle de qualité inférieure peut inciter la femelle à s'accoupler de nouveau. Dans l'affirmative, nous verrons qu'une seconde copulation peut modifier le succès reproducteur de la femelle, ce qui n'est pas nécessairement le cas chez le mâle.



«Les figures de l'Indien dans la littérature canadienne-française»

Conférence présentée au Collège universitaire de Saint-Boniface
le 25 septembre 1996

par Hélène Destrempes
Département de français et d'anglais
Universität Trier (Allemagne)

Des écrits de la Nouvelle-France aux productions littéraires contemporaines, la figure de l'Indien demeure l'une des images les plus populaires de la littérature québécoise. Depuis la découverte de l'Atlantique – d'après l'expression de Fernand Braudel – et l'établissement des contacts entre les Amérindiens et les Européens, les premiers habitants de l'Amérique n'ont cessé de fasciner l'imagination des hommes blancs d'une part et de forcer ces derniers à s'interroger d'autre part sur leur présence et le bien-fondé de leurs actions en Amérique.

Du moment qu'on quitte la Métropole pour s'installer outre-Atlantique, la quête d'une nouvelle identité devient

l'activité ontologique viscérale de l'homme (blanc) américain ... le thème fondamental de toute la littérature en Amérique. Une littérature qui poursuit inlassablement cette quête où l'homme d'ici se mire dans un double miroir (indogène et eurogène) (J. Morisset, 1985, p. 25).

Au cours du XIX^e siècle, et plus précisément après 1840, le développement de la littérature canadienne-française s'inscrit vraiment dans ce projet culturel plus vaste visant à redéfinir l'identité et le patrimoine national. De tous les genres littéraires, l'historiographie est celui qui contribue le plus activement à l'élaboration du discours patriotique dans le domaine des lettres. De par son idéalisation de la Nouvelle-France, il redonne un sentiment de fierté nationale à la population canadienne et offre aux écrivains une source extrêmement riche et variée de figures, de mythes et d'images à partir desquels ils peuvent procéder à leur propre narrativisation du passé.

Considérant à la fois l'importance de l'Indien et de sa figure, dans la littérature canadienne-française et l'influence du discours historiographique dans le processus de renouvellement culturel au XIX^e siècle, je me suis penchée, en un premier temps, sur le traitement de l'indianité dans l'historiographie canadienne-française, puis, en un second temps, sur le rôle de la figure de l'Indien à l'intérieur du discours nationaliste de l'époque. Pour ce faire, j'ai commencé par contextualiser le discours historiographique dans l'ensemble du système culturel de la seconde moitié du XIX^e siècle, puis j'ai émis une hypothèse quant au développement et au déplacement de la figure de l'Indien, du monde de la référence à celui de la fiction. À partir des œuvres d'historiens célèbres, dont celles de Garneau, de Ferland et de Faillon, j'ai alors tenté de reconstituer le portrait de l'Indien et le rôle qu'il joue au sein de leurs stratégies littéraires.

Tout au long du XIX^e siècle, les œuvres des historiens reflètent assez fidèlement l'évolution des courants idéologiques de ce temps. Ainsi, jusqu'à l'Acte d'Union, l'influence préromantique et le propre vécu de chaque auteur dessinent dans l'ensemble les tendances d'une historiographie encore laïque et individualiste alors qu'elle se nationalise rapidement après 1840. Soutenu par les nombreux ouvrages d'historiens conservateurs ou religieux, elle devient un des principaux véhicules de la propagande ultramontaine. Se distinguant plus par son aspect interprétatif qu'informatif, elle sort en grande partie de support à l'idéologie et «[...] crée [en fait] un passé qui témoigne du présent, des espoirs et des déceptions des hommes qui, en écrivant l'histoire du passé, vivent une histoire contemporaine» (Berthiaume, 1982, p. 92). Dans ces circonstances, le récit de l'épopée de la Nouvelle-France reflète plus ce qu'on aurait voulu que l'histoire de la colonie soit plutôt que ce qu'elle a été.

D'après Gilles Thérien, lorsque les premiers colons s'installent en Amérique, ils se placent dans une situation de perte d'identité par rapport à leur ancienne métropole. En quête d'une identité renouvelée, ils se lient aux Indiens qui avaient, jusqu'à présent, été les seuls vrais Canadiens. Ces derniers représentent alors pour les nouveaux arrivants la norme, la référence. En fait, à mesure que les Blancs s'éloignent dans l'espace et le temps de leur mère-patrie, ils s'enracinent progressivement sur le continent

américain et se forgent une nouvelle identité grâce à leurs contacts avec les Indiens.

Au fil des ans, alors que la population autochtone est décimée par les guerres et les maladies et qu'elle perd le contrôle de son territoire, les Blancs ne cessent, eux, de consolider leur présence. Comme le dit R. H. Pearce dans *Savagism and Civilization*: «[The Indians] are forced out of American life, into American history» (Pearce, 1953, p. 10). À partir de ce moment, ces derniers sont traités comme faisant partie d'une espèce en voie de disparition et deviennent des figures romanesques dénuées de support référentiel. Le statut symbolique de l'Indien s'accroît et l'influence de l'intertexte se fait plus prononcée:

Il n'est plus question de savoir alors s'il y a, quelque part, une référence à de véritables Indiens aux prises avec de vrais problèmes de domination, d'esclavagisme ou d'extinction. Cette page est déjà tournée. L'Indien a acquis son statut de personnage de papier dont il sera bien difficile de se défaire (Thérien, 1987, p. 363).

À quel point l'Indien est évacué de la réalité pour se retrouver sous les traits d'un personnage fictionnalisé, voilà la question à laquelle j'ai tenté de répondre dans le cadre de cette communication, en examinant de plus près l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau.

De tous les historiens canadiens-français, il est sans aucun doute le plus célèbre et le plus populaire. Son *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, publiée pour la première fois de 1845 à 1852, connaît un succès immédiat et est rééditée trois fois avant la fin du siècle.

Soucieux de réagir contre la vague défaitiste qui balaie la province après l'Acte d'Union, Garneau tente par le biais de son œuvre: «d'empreindre cette nationalité d'un caractère qui la fasse respecter pour l'avenir» (Casgrain, 1866, p. 190). Pour ce faire, il procède à la reconstruction de l'épopée de la Nouvelle-France en mettant en relief, d'une part, les conséquences néfastes de cet événement et, d'autre part, le dur combat que les Canadiens français doivent continuer de livrer afin d'assurer la survie de leurs droits et de leur patrimoine.

Dans la première partie de son œuvre, Garneau cherche avant tout à «[...] exalter la gloire des fondateurs de la Nouvelle-France en soulignant la précarité de leur existence constamment menacée et en insistant sur les nombreuses épreuves qu'ils durent traverser» (Trigger, 1990, p. 49). Dans les écrits de cet historien, l'étude de la culture amérindienne demeure ainsi un prétexte afin de glorifier les exploits des colons français, de critiquer les agissements du clergé et la société d'ancien régime.

Pour la période s'étendant de 1534 à 1663, Garneau consacre un quart de son récit à la question indienne et aborde le sujet en insistant sur deux aspects: celui de la civilisation indienne même et le rapport entre celle-ci et la société blanche. À partir des archives que le clergé daigne lui laisser consulter, il analyse et critique les sources de Charlevoix, *Histoire du Canada* (1744), mais comme il ne possède lui-même aucune connaissance sur les Indiens, il emprunte à son prédécesseur bon nombre de stéréotypes et de concepts, entre autres en ce qui concerne les caractéristiques attribuées à certaines tribus, telles la ruse de l'Iroquois ou bien la bravoure du MicMac, pour ne donner que ces deux exemples.

Garneau s'intéresse aux écrits de ses contemporains américains, ethnologues ou historiens, qui l'introduisent aux doctrines de l'évolution culturelle et du polygénisme, et le font ainsi osciller entre une position dix-huitiémiste et une autre, dix-neuviémiste. C'est ainsi qu'il fait des chefs indiens des démocrates avant la lettre ou bien encore qu'il souligne le fait que la société indienne n'est altérée ni par la soif du profit ni par l'usage du chantage, comme c'est le cas dans les sociétés soi-disant plus civilisées.

Bien que cet historien ne considère pas l'intelligence amérindienne fondamentalement inférieure à celle des autres barbares (grecs ou romains par exemple), il ne demeure pas moins convaincu de la supériorité de la culture européenne, car si la civilisation indienne avait réellement égalé la civilisation française, les Indiens – qu'il appelle d'ailleurs «Sauvages» – auraient depuis longtemps abandonné leurs pratiques barbares. Non seulement il n'en est rien, constate-t-il, mais de plus ces derniers offrent une résistance considérable aux enseignements des colons et des missionnaires. Garneau attribue finalement cette réaction à la vitesse avec laquelle les

Blancs ont tenté de modifier la vie indienne. Ce qui s'est bâti en quelques siècles, affirme-t-il, ne peut être assimilé en un si court laps de temps:

Il aurait fallu les former graduellement, et non pas faire briller tout à coup sur leur intelligence encore si faible tout l'éclat des feux étincelants du génie moderne (Garneau, 1845-1852, tome I, p. 243).

Depuis les récits des XVII^e et XVIII^e siècles, Garneau offre certainement le portrait le plus sombre de la vie indienne et fait de l'Amérique l'arène des conflits les plus sanglants, opposant l'essor de la civilisation à celui de la barbarie. Il insiste tout spécialement sur la nature belliqueuse des Indiens et souligne également l'infériorité de leur langue, qui, par son absence de termes abstraits, reflète selon lui les limites intellectuelles de la race indienne.

Après avoir déshumanisé de la sorte la nature indienne, Garneau accorde peu de place dans son œuvre à la disparition progressive de nombreuses tribus. Il mentionne seulement que de telles considérations ne concernent pas ses recherches et, pour terminer, il sous-entend que la supériorité culturelle et morale des Blancs place, d'une part, ces derniers à l'avant-garde du processus de l'évolution et justifie, d'autre part, leur appropriation du domaine autochtone, tant sur le plan physique (le territoire) que mental (l'identité américaine), et ce, même au prix de l'effacement des populations indiennes:

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les causes de cet anéantissement de tant de peuples dans un si court laps de temps que l'imagination en est étonnée. Nous dirons seulement que l'introduction des Européens dans le Nouveau-Monde a donné un nouvel essor aux progrès de la civilisation (Garneau, 1845-1852 tome II, p. 294).

Dans les années suivant la publication de *l'Histoire du Canada* de Garneau, Ferland, Faillon et Casgrain assurent la relève ultramontaine alors que Sulte, libéral et anti-clérical avoué, se place dans le sillage de son prédécesseur libéral. Le discours historiographique continue ainsi à jouer un rôle important dans les débats opposant les deux idéologies et à mesure que les positions des historiens se radicalisent, la narrativisation du passé se

schématise aussi et présente une figure de l'Indien qui se détache définitivement de tout support référentiel. Finalement, comme l'a si bien formulé Vine Deloria: «The historical image of the Indian is pretty well set: we are the bad guys who burned the wagon trains and images are the white man's game» (Deloria, 1969, p. 252).



«Histoire d'une institution en évolution: le mariage chrétien en Occident»

Conférence présentée au Collège universitaire de Saint-Boniface
le 14 novembre 1996

par Geneviève Postolec
Faculté de droit
Université du Manitoba

Les règles qui encadrent le mariage de deux individus n'ont pas toujours été immuables. En fait, toutes les étapes du rituel matrimonial comme les fréquentations, les fiançailles, le concubinage pré-nuptial et le déroulement de la cérémonie ont été soumises, au fil des siècles, à un encadrement de plus en plus serré de la part de différentes autorités.

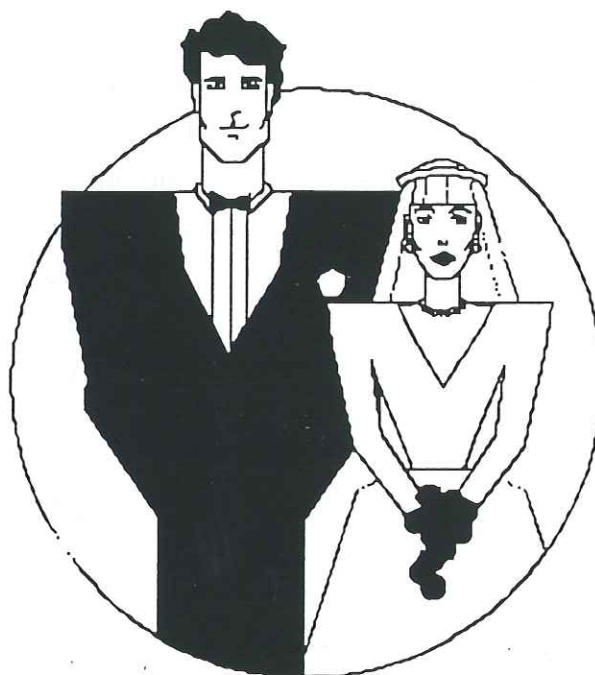
L'évolution d'une institution telle que le mariage est, en fait, indissociable de l'évolution d'une société occidentale pré-industrielle pour laquelle les enjeux familiaux, patrimoniaux et sociaux des unions sont plus importants que la liberté de choix du conjoint. À l'époque romaine, on connaît «le mariage par étapes» et l'union entre un homme et une femme repose sur le consualisme, soit l'échange libre des volontés entre deux individus.

Au Moyen-Âge, le droit chrétien s'inspire de ces règles mais va progressivement imposer son autorité et légiférer, de manière exclusive, dans le domaine du droit matrimonial. L'Église catholique met donc en place une réglementation originale avec les empêchements dirimants et prohibants au mariage. Des règles précises déterminent quels individus peuvent se marier, en fixant l'âge minimum au mariage, par exemple, et quels individus peuvent se marier en ensemble, en établissant clairement les degrés de parenté. La consommation charnelle de l'union devient une condition essentielle de sa validité. On réaffirme aussi des principes essentiels comme l'indissolubilité et la monogamie. Si les sentiments ne sont pas absents du mariage, c'est la procréation et non la recherche du bonheur conjugal qui demeure la finalité première des unions.

Au cours de l'époque moderne, le monopole de l'Église catholique en matière de juridiction matrimoniale va être remis en cause, tant par l'émergence des nouvelles religions que par le pouvoir étatique. En effet, le fait que l'Église considère que le mariage doit être basé sur le libre choix des conjoints ne satisfait pas les familles, particulièrement les familles de l'aristocratie, qui vont se tourner vers l'État pour obtenir que le consentement des parents soit nécessaire à la conclusion de toute union et réaffirmer ainsi leur autorité familiale. En France, les recommandations du Concile de Trente qui précisent les conditions de solennisation des unions (publicité, présence de témoins, place du prêtre) vont donc être complétées par une série d'édits et d'ordonnances royaux, comme l'édit d'Henri II de 1556 ou l'ordonnance de Blois en 1579, qui autorisent les parents à déshériter les enfants qui contracteraient des unions sans leur autorisation préalable. Le mariage n'est plus seulement un sacrement mais devient un contrat légal

entre deux parties où l'on requiert, non seulement le consentement des époux, mais aussi l'accord des deux familles.

L'histoire du mariage est donc l'histoire de conflits récurrents entre plusieurs autorités qui entendent contrôler cette institution fondamentale en lui donnant des finalités spécifiques. Les parties se rejoignent néanmoins sur un point: le contrôle des unions est nécessaire à la stabilité sociale et les enjeux des mariages sont trop importants pour être laissés dans les mains de deux individus.



Une autre conférence, qui avait pour thème «Oralité et réalités socio-économiques dans l'Ouest africain», a été présentée par le professeur Bassirou Dieng de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal), le 22 octobre 1996. Malheureusement, nous n'avons pas de résumé pour cette conférence.

STAGE D'APPRENTISSAGE

Pendant l'été, différents projets de recherche sont mis sur pied par des laboratoires pour les élèves qui ont des aptitudes dans les sciences. À l'été 1996 (22 juin au 3 août), Guylaine Guimond, élève originaire de Saint-Georges (Manitoba), a effectué un stage de recherche «Deep River Science Academy» au campus Whiteshell, près de Pinawa (Manitoba), stage qui se donnait pour la première fois en français. En plus du campus de Whiteshell, il en existe deux autres semblables au Canada: à Deep River (Ontario) et à Kelowna (Colombie britannique).

Pour chaque projet de recherche, il y a deux ou trois élèves, supervisés par un tuteur, chaque groupe étant sous la direction d'un chercheur. Avec une vingtaine d'élèves en provenance du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario, de la Saskatchewan, de Terre-Neuve et du Manitoba, Guylaine Guimond a travaillé, aux Laboratoires Whiteshell, avec des scientifiques et des équipements qu'on ne trouve pas dans tous les laboratoires. L'ACFAS-Manitoba a voulu l'encourager et l'aider financièrement afin de réaliser cette expérience enrichissante.

Dans le monde scientifique, la technologie et les méthodes utilisées en laboratoire sont en constante évolution: on veut réduire l'effort manuel, accroître l'efficacité et automatiser les opérations, notamment en ce qui concerne les problèmes liés à l'environnement.

Le projet de recherche de Guylaine Guimond a porté sur l'extraction en phase solide des polluants organiques pour l'analyse de la pollution de l'eau. La plupart des laboratoires utilisent la méthode d'extraction liquide-liquide pour extraire les polluants organiques de l'eau. Cette méthode, qui a un taux de récupération élevé, présente un défaut important: elle utilise trop de solvants, ce qui est dangereux pour l'environnement; de plus, elle exige beaucoup de temps et d'efforts manuels.

Dans sa recherche, elle a utilisé une nouvelle méthode mise au point dans les années 70, l'extraction en phase solide semi-automatisée (EPS), pour éliminer les défauts de la méthode liquide-liquide. L'EPS est beaucoup

moins polluante puisqu'elle réduit le montant de solvants nécessaires dans les analyses.

L'EPS utilise deux supports (ou disques) solides différents: l'«octadeca trifonctionnel» (C18) et le «polystyrène divinyl benzène» (SDB). La question était de savoir lequel de deux disques recueillerait le maximum de produits organiques. Six échantillons ensemencés et deux échantillons blancs ont été traités à l'aide des deux supports. Les extractions obtenues ont ensuite été concentrées à l'aide du «TurboVap Concentrator» (TVC) et passées au chromatographe à phase gazeuse (CPG).

Après ces expériences, on a pu constater que le SDB a une meilleure capacité d'absorption et qu'étant formé de benzènes, il attire les benzènes. Quant à la méthode elle-même, l'EPS est un bon concept d'extraction mais, pour la rendre plus efficace, il faudra trouver une façon qui permettra de passer directement l'échantillon extrait de l'EPS dans le CPG, en éliminant ainsi l'étape du TVC, qui prend du temps; cette manipulation supplémentaire peut d'ailleurs nuire aux résultats.

ÉTAT FINANCIER AU 31 DÉCEMBRE 1996

EN CAISSE AU 31 DÉCEMBRE

	1995	1996
part sociale	5,00 \$	5,00 \$
compte chèque	3 573,34 \$	1 324,88 \$
plan 24	963,72 \$	966,12 \$
TOTAL EN CAISSE	4 542,06 \$	2 296,00 \$

REVENUS:

	1995	1996
ACFAS (Montréal)	2 500,00 \$	2 500,00 \$
intérêts	2,42 \$	2,72 \$
Francofonds	100,00 \$	-
Québec (Edmonton)	700,00 \$	-
Collège universitaire de Saint-Boniface	-	1 000,00 \$
Contribution - ACFAS (Montréal)	800,00 \$	-
% cotisation	108,00 \$	32,40 \$
divers	-	-
TOTAL DES REVENUS	4 210,42 \$	3 535,12 \$

DÉPENSES:

	1995	1996
Caisse populaire (frais)	17,27 \$	15,40 \$
honoraires (conférences / ateliers)	750,00 \$	950,00 \$
Ateliers / colloques / conférences (transport, hôtel, dépenses diverses)	1 251,40 \$	2 165,52 \$
rafraîchissements: ateliers, conférences	97,89 \$	58,75 \$
commandites	-	2 150,00 \$
frais de poste	55,57 \$	13,59 \$
papeterie	44,94 \$	-
téléphone / télécopieur	22,43 \$	71,43 \$
photocopies	220,81 \$	180, 19 \$
publicité	419,71 \$	176, 30 \$
TOTAL DES DÉPENSES	2 880,02 \$	5 781,18 \$

Excédent (déficit)	1 330,40 \$	(2 246,06 \$)
Surplus en caisse (début de l'exercice)	3 211,66 \$	4 542,06 \$
Surplus en caisse (fin de l'exercice)	4 542,06 \$	2 296,00 \$ (1)

1. Une bonne partie de ces dépenses est déjà engagée dans des activités qui auront lieu en 1997 (conférences, ateliers, etc.). Il ne faut pas oublier que certaines subventions nous parviennent vers la fin de l'année, notamment celle du CUSB; les activités liées à ces subventions tardives ont habituellement lieu l'année suivante.